

Mais tout était fini, Marie ne comprenait plus rien.

Anne se tut, un frémissement étrange traversa son âme, elle revit, comme dans un rêve, ses deux enfants tout petits, roses et blancs; elle revit leurs petits pieds tendres, leurs petites mains; les ongles roses de leurs petits doigts brillèrent à ses yeux; elle revit le rayonnement ineffable de leur premier sourire; elle entendit comme à son oreille le son de la voix de son fils disant pour la première fois: *Maman, Marie*. Elle revit les boucles blondes de sa fille, ses yeux bleus et jusqu'à la petite fossette rose de son coude; elle entendit comme dans le lointain le timbre argentin des deux voix chantant ensemble, la première petite chanson:

J'ai un beau laurier de France;
Mon joli laurier danse;
Mon joli laurier.

Mademoiselle entrez, on danse;
Mon joli laurier danse;
Mon joli laurier.

Faites-nous trois révérences,
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Puis il lui sembla qu'elle avait devant les yeux le beau visage de Jean lui disant:

"Ma mère, notre bonheur est entre vos mains."

Elle leva la tête, et ses yeux rencontrèrent le regard fixe de Marie, qui murmurait encore: *Le million... le million...*

Puis ses yeux tombèrent sur cette lettre de son fils, où il n'y avait qu'un mot: *Adieu!*...

Elle se leva et resta un instant debout, prête à sortir, prête à rappeler son fils. Une voix lui cria: *Il est peut-être encore temps!* une autre voix lui cria:

Le million, le million!

Tout à coup, elle jeta un regard sur Marie, comme pour s'assurer que tout était bien fini, qu'elle ne comprenait plus rien; et saisissant des clefs cachées sous sa robe, elle fit jouer une ouverture pratiquée dans le plancher, en retira un coffre assez lourd, et l'ayant ouvert, elle y plongea les mains, remuant, fouillant à pleines mains sans compter. Son visage pâle s'était animé d'une rougeur foncée, un frémissement singulier agitait son corps au point de donner du mouvement à sa robe de vieille levantine gros-vert, la contraction froide de son visage s'était détendue dans une espèce d'émotion pantelante, et deux larmes semblables à celles qui remplissent les yeux d'un chat buvant du lait voilaient son regard habituellement acéré. Puis, s'étant renversée en arrière, elle ferma les yeux, fouillant, remuant toujours, se berçant elle-même au bruit de l'or; tandis que Marie la regardait en riant, d'un rire muet et hébété.

Au moment où Anne était ainsi renversée, le facteur de la poste sonnait à la porte de la famille de Trencavel.

— Pour mademoiselle Thérèse, cria-t-il.

Dans certaines familles de province, l'arrivée des lettres est chose prévue. Elles apportent, à des époques fixes, des souhaits et des compléments; on connaît la signature avant d'avoir déchiré l'enveloppe. Néanmoins, une lettre n'est jamais indifférente, et il faudrait être blasé sur toutes les jouissances humaines pour ne pas ouvrir avec empressement la lettre que vous écrit un fermier pour vous souhaiter "*une bonne année accompagnée de plusieurs autres.*"

Thérèse fut donc étonnée, et comme elle n'avait reconnu ni

l'enveloppe, ni l'écriture, un instinct secret l'avertissait pourtant, et le nom de Jean d'Armagnac lui traversa l'esprit. Elle monta rapidement dans sa chambre, tandis que le facteur échangeait quelques réflexions avec la femme de chambre.

— C'est sans doute, disait-il, une lettre de quelques pauvres honteux qui réclament le secours de mademoiselle: car je ne connais pas cette écriture; et d'ailleurs c'est de la ville même.

— Peut-être, dit cette femme de chambre, nouvellement arrivée de Paris. Ce n'est pas pour *me* faire valoir, mais mademoiselle est très-charitable.

La vie de province a cela de particulièrement aimable, que chacun y commente vos actions. On vit intimement avec le premier venu; les secrets sont impossibles, mais on y trouve l'amitié.

— Il me semble pourtant, dit madame de Trencavel à son mari, que j'ai entendu la voix du facteur.

— C'est impossible, dit le comte, il n'y a que trois jours que mon frère a écrit; il faudrait donc qu'il lui fut arrivé quelque chose; et d'ailleurs, Thérèse est descendue: elle serait déjà remontée.

— C'était, dit la femme de chambre qui entra, une lettre pour mademoiselle Thérèse.

— Pour Thérèse? dit madame de Trencavel, qui regarda son mari d'un air inquiet.

— Une de ses amies, peut-être, dit le comte.

— Non, sans cela elle serait entrée ici.

Au même moment Thérèse entra: elle était un peu pâle.

— C'est Jean d'Armagnac qui m'écrit, mon père, dit-elle; lisez-la, je vous prie.

Madame de Trencavel s'était levée très-émue à l'aspect de sa fille, et l'avait attirée à elle.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle.

— Jean est parti, dit tout bas Thérèse.

— Il ne vous aimait donc pas? ajouta la mère en embrassant sa fille.

— Vous allez voir, dit la jeune fille avec un sourire radieux.

Le comte lut:

"Mademoiselle,

"Vous êtes la descendante de cette belle Adélaïde de Trencavel qui accueillait les troubadours. Eh bien! Jean d'Armagnac écrit à Thérèse de Trencavel, Jean d'Armagnac, mendiant. J'ai rêvé qu'aux pieds de dame Carcasse, dans la fente même du granit, fleurissait une rose de mai, une rose blanche, fraîche et parfumée; que cette rose ne s'effeuillait pas, et qu'au retour de mon voyage, je la retrouverais encore toute rayonnante au soleil levant; j'ai rêvé que son parfum embaumait toute la vieille ville et qu'elle était la récompense de celui qui, parti mendiant, reviendrait troubadour... artiste.

"J'emporte ce rêve pour qu'il soit la force de mes jours et le calme de mes nuits.

"J'ai remis entre les mains du Dieu vivant mon espérance et ma joie.

"Je pars, ayant son amour pour compagnon de voyage, je laisse à la garde de son amour la rose de mai que j'ai rêvée.

"Jean d'ARMAGNAC."

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.